



MLR 1771

Dix-septième

LETTRE OUVERTE

aux Ecrivains de Belgique

Solstice de l'hiver 1956.

Mes chers Confrères,

Vous serez d'accord avec moi : Quand tonne le canon, il faut que l'Esprit redouble de vigilance. Pour sauver la dignité humaine, que s'élève sans faillir la voix de l'homme !

L'A.E.B. l'a compris en exprimant, par le truchement de son bureau, « sa parfaite solidarité, son ardente sympathie et sa fervente admiration aux écrivains hongrois qui combattent dans les pires épreuves pour que soit sauvée la liberté de penser et d'écrire ».

C'est fort bien ! Cet ordre du jour m'est tombé sous les yeux par un hasard heureux. Coincé entre des textes plus spectaculaires il n'était même pas reproduit en entier. Ce qui prouve, s'il fallait en douter encore, le solide mépris que la presse belge voue à notre gent littéraire, à moins qu'elle jouxte le maroquin. Ah, si la protestation était venue d'une société de colombophiles ou des fanatiques du ballon rond, ou des cohortes qui meublent les

services publics ! Car nos pays de démocratie larvée sont subjugués par le nombre. Non pas ce symbole abstrait qui, pour Pythagore, était la clé de toute connaissance ; mais, au contraire, l'addition d'unités très matérielles. Et puisque dans une foule les crétins dominant, il faut bien leur faire la cour. On l'a vu, il n'y a guère, lors de la mort d'un coureur cycliste. Un ministre et un gouverneur de province suivirent le convoi, un bourgmestre fit son petit Bossuet et la première couronne était celle de la famille royale. Un peu avant, la Belgique perdit un de ses rares poètes : il s'en fut tout doucement. L'A.E.B. feignit de l'ignorer. Sans doute avait-il omis de se faire membre et, dans ce cas, une cotisation l'emporte sur le talent. Mais passons. Ce réveil de l'A.E.B. m'enchanté, encore que je déplore l'abondance de ses adjectifs. J'espère qu'elle ne s'en tiendra pas là. Il ne faut pas qu'elle donne l'impression que seuls des massacres massifs sont capables de l'émouvoir. Au lieu d'attendre que le sang coule pour protester, il faut crier avant qu'il soit trop tard. Le scénario ne varie guère. On commence par l'intolérance et l'abus de pouvoir et l'on finit par la mitraille et les camps de concentration, ces étranges lieux de villégiature mis à la mode par nos amis les Anglais, lors de la guerre des Boers. Il y a d'autres jeux : la ségrégation et le lynchage. Un drapeau fait du même homme un rebelle ou un héros et, trop souvent, l'ordre règne à la manière de Varsovie.

L'histoire des hommes, cette sombre et terrible histoire que l'on traduit pour les enfants, et pour les grandes personnes, en aimables images d'Épinal, est un monstrueux tissu d'horreurs que compense à peine la révolte de quelques hautes consciences. Si la violence s'affirme aujourd'hui, en dédaignant jusqu'au respect hypocrite des formes, c'est parce que les serviteurs de l'Esprit ont abdiqué, les uns par lassitude ou par indifférence ; les autres en acceptant, hélas, des mots d'ordre. Ah, les pauvres mots, trahis par des usagers perfides ! La Liberté est le gargarisme dont usent tous les meneurs pour calmer le troupeau. En attendant de l'étrangler, car la volonté de domination n'est pas moins impérieuse

chez les petits tyranneaux que chez les grands despotes. Pas de quartier ! clamaient nos valeureux ancêtres. Et les Jacobins disaient : Liberté, égalité, fraternité, ou la mort ! Et pour peu que les Romains n'eussent eu qu'une seule tête, Caligula l'aurait coupée avec joie !

Ce n'est pas servir l'Esprit, faut-il le dire, que d'organiser des séances confidentielles, agrémentées de poèmes ou de petits fours. Il ne suffit même pas de se livrer au plaisir ou à la torture d'écrire. Le bureau de l'A.E.B. le reconnaît, puisqu'il distingue entre la liberté de penser et celle d'écrire. Chacun est libre de penser ce qu'il lui plaît. Même devant le peloton d'exécution. « Eppur si muove ! ». Si Galilée ne l'a pas dit, il l'a certainement pensé. La liberté d'écrire, ce qui suppose celle de publier, c'est autre chose. L'A.E.B. semble admettre que l'on peut écrire sans penser. L'opinion est défendable, quoi qu'elle soit peu gentille pour les membres d'une association qui entend grouper les ouvriers des lettres.

Il reste d'autres devoirs. Celui, par exemple, de dénoncer les histrions et les mauvais bergers, les phraseurs et les bourreaux. Belle corvée ! A commencer par l'O.N.U., triste réédition de la feue S.D.N., où l'on s'amusa longuement à définir la théorie de l'agresseur pendant qu'une armée nippone d'invasion massacrait de paisibles Chinois.

Il n'y a pas de petite cause. Quand un Gérard Philipe fait d'Ulenspiegel une pitrerie grotesque, il faut protester au nom de Charles de Coster.

Il faut s'insurger contre tous les impératifs catégoriques, les mots d'ordre, les consignes et autres mensonges. Il faut dénoncer la fureur partisane. Entre l'intolérance des clans politiques de l'Occident et les méthodes brutales de l'Est européen, il n'y a, hélas, qu'une différence de degré.

Nous avons le choix, mes chers confrères, vivre en vase clos et attendre dans la contemplation de notre nombril l'écroule-

ment d'une civilisation devenue branlante à force de veuleries
et de compromissions, ou élever la voix, fût-elle seule — vox
clamantis in deserto — pour sauver l'essentiel, tant que vivront
des hommes sur cette Terre maltraitée : l'indépendance de l'Esprit !

ROGER AVERMAETE.